

Covid-19 Ad memoriam

Fragments pour les mémoires

Laëtitia Atlani-Duault



En couverture :
Attestation froissée
© Olivier Foulon

« En application du Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992, une reproduction partielle ou totale à usage collectif de la présente publication est strictement interdite sans autorisation de l'éditeur. Il est rappelé à cet égard que l'usage abusif de la photocopie met en danger l'équilibre économique des circuits du livre. »

© Direction de l'information légale et administrative, Paris, 2025.

ISBN : 978-2-11-157394-9

Covid-19 Ad memoriam

Fragments pour les mémoires

Laëtitia Atlani-Duault

Dessins de Plantu
Photographies d'Olivier Foulon

Cette pandémie a constitué, pour beaucoup d'entre nous, une rupture anthropologique, un moment de basculement personnel et collectif. Nous avons tous ressenti, à des degrés divers, une forme de sidération, comme si notre monde avait soudain changé de visage. Cette rupture a été vécue différemment selon les personnes, les contextes, les pays, et elle a laissé des traces profondes, comme on le constatera au fil des pages.

Ces expériences, si variées soient-elles, révèlent des solidarités inattendues, mais aussi des lignes de fracture. Elles montrent comment, dans les failles des réponses institutionnelles, des solidarités locales et des initiatives individuelles ont maintenu des formes de cohésion. Des voisins se sontentraîdés, des familles se sont rapprochées, des communautés ont improvisé des solutions. Mais dans le même temps, la pandémie a accentué les inégalités, et les témoignages recueillis l'expriment avec une clarté particulière. Le virus, discriminant par nature, a frappé bien davantage les personnes les plus vulnérables, notamment en raison de leur âge ou de leurs conditions socio-économiques. Les règles de gestion de crise, appliquées uniformément au nom de l'égalité, ont bien souvent aggravé les disparités existantes, et il est urgent de réfléchir à des réponses plus équitables pour l'avenir, où l'attention aux plus fragiles devrait être une priorité.

Quand la crise du Covid-19 a éclaté, la nécessité de collecter les traces de ce que nous étions en train de vivre, un moment

ô combien singulier, m'est apparue comme une évidence. Pas seulement les récits extraordinaires, les actes héroïques, les grandes décisions, mais aussi la mémoire de nos quotidiens bouleversés. Dès mars 2020, j'ai donc fondé, avec l'aide d'une équipe partageant cette même conviction et désireuse de s'investir dans une aventure unique, l'Institut Covid-19 Ad Memoriam. L'enjeu, simple mais ambitieux, était de réunir, d'archiver et d'analyser les traces et les témoignages, qu'ils soient ordinaires ou exceptionnels, individuels ou collectifs, et cela durant la crise, à chaud, et non *a posteriori* comme cela se fait souvent dans les projets mémoriels. Pour cette collecte, nous avons eu recours à tous les instruments à notre disposition, qu'ils relèvent d'enquêtes de terrain, d'archives ou encore d'outils numériques, en nous intéressant à la très large palette de discours produits lors de cette crise.

Pour ce livre, j'ai choisi de puiser dans trois des corpus de témoignages les plus inédits et les plus originaux : ceux qui m'ont été confiés par les Français pour donner à saisir leurs expériences de vie en ce temps de pandémie ainsi que leurs objets du quotidien associés à celle-ci et qui ont été envoyés au musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (Mucem), à Marseille. Pour réunir ces témoignages, j'ai créé une plateforme numérique de collecte d'histoires de crise dédiée à la pandémie. Pour la nourrir, des appels ont été lancés auprès de la population française afin que tous ceux qui le désiraient – et pas

seulement les experts proclamés ou autoproclamés de la pandémie – puissent partager avec leurs concitoyens et, surtout, léguer aux générations à venir ce qui, pour eux, constituait leurs mémoires de la pandémie. De très nombreux témoignages m’ont ainsi été confiés. Ce livre entend les faire découvrir grâce à une sélection que je crois assez représentative de leur grande diversité.

Ces témoignages s’entrecroisent, au fil des pages qui suivent, avec le second corpus, celui des objets du quotidien que le Mucem a collecté à la suite de son appel à don mémoriel et généreusement mis à ma disposition, objets qui ont été photographiés par Olivier Foulon. À ces deux corpus s’ajoute un troisième, avec les dessins que m’a très aimablement confiés Plantu et qui, réalisés en 2020 et 2021, ont recouvert les murs des hôpitaux publics du pays, et dont se souviendront tous ceux que la vie, ou la mort, a amenés dans ces lieux de soins.

Ces photos et dessins ne cherchent pas à illustrer les témoignages écrits mais à stimuler autrement le lecteur. Car c’est bien de cela qu’il s’agit : cet ouvrage doit d’abord contribuer à un travail de mémoire individuelle et collective, en illustrant la variété des expériences vécues, en ravivant également nos propres expériences, parfois enfouies.

Contrairement à d’autres pays, la France n’a pas engagé de travail de retour d’expérience en profondeur sur la gestion de cette crise, ni prévu pour le moment de journée d’hommage

et de commémoration pour les victimes de la pandémie. Se perpétue un récit qui met en avant le rôle de l’État dans la gestion de la crise, sans en questionner le bien-fondé, ni les effets. Un récit qui invisibilise le rôle de nombreux autres acteurs, à commencer par les professionnels de santé, les métiers dits essentiels, mais aussi les associations, les collectivités territoriales, ou encore les communautés religieuses. Or, pour se préparer aux crises à venir, il est nécessaire de tirer toutes les leçons de celle que nous venons de traverser à l’échelle de la société dans son ensemble.

Un hommage, et ce livre en est un à sa manière, est aussi une façon d’exposer comment des individus et des groupes ont su faire preuve d’initiative dans un moment de tension majeure et nouer des formes de coopération inédites, sans forcément attendre de l’État qu’il s’engage ou organise la réponse. Cet ouvrage montre aussi que la pandémie n’est pas terminée, du moins pas pour tout le monde. Si nous avons appris à vivre avec le virus, si nos services hospitaliers ne sont plus débordés par ses méfaits, si les principales mesures prises durant la pandémie font partie du passé, il n’en demeure pas moins que s’expriment encore aujourd’hui des formes de désespérance et de souffrance sociale qui ne concernent pas que les familles endeuillées, voire de souffrance physique pour les personnes souffrant d’un Covid long.

Cette crise a laissé des marques profondes, elle a fait des morts, creusé les inégalités, sacrifié des étudiants, des professionnels et

des malades, elle a parfois laissé un arrière-goût amer à tous ceux qui, applaudis tous les soirs au printemps 2020, ont été rejetés dans l'anonymat et des conditions de travail plus difficiles qu'avant. Si cette crise a nourri d'incroyables élans de solidarité dans toute la société, elle a aussi fait des victimes, et pas seulement celles qui furent directement liées au virus. Ses effets ne sont pas tous derrière nous et nous vivons encore ses effets différés.

Ce livre est une contribution à ce travail de mémoire. Se souvenir est une forme de contre-don, certes symbolique, mais qui est une manière de remercier et plus encore de reconnaître – au sens fort du terme – la valeur des efforts consentis par nous tous, qui sommes parvenus à faire tenir notre société.

Il rejoint les actions entreprises par des collectivités locales, associations et lieux de culte, en attendant qu'une journée nationale d'hommage et de commémoration soit enfin instaurée, qui tarde à voir le jour en France, malgré des appels répétés de beaucoup d'entre nous. La pandémie ayant été un phénomène global, pourquoi, de plus, ne pas créer une journée internationale Covid-19, sur le modèle onusien de ce qui se fait pour nombre de sujets phares ?

Pourquoi les commémorations des épidémies (que l'on pense à la grippe espagnole, au sida – malgré tous les efforts des associations de lutte – et aujourd'hui au Covid-19) sont-elles si difficiles à mettre en œuvre pour les pouvoirs publics, alors même qu'elles tendent à se multiplier quand il s'agit de commémorer les guerres ? Je formulerai ici volontiers l'hypothèse que les commémorations des conflits armés entendent mettre à l'honneur des figures héroïques, incarnations d'une nation forte, alors que commémorer des épidémies mortifères, et leurs cortèges de victimes, ne ferait que nous rappeler nos faiblesses.

La pandémie de Covid-19 aura été pour nous tous un événement marquant, comparable à certains égards à ce qu'ont pu être les guerres du vingtième siècle. Ne pas la commémorer reviendrait à la banaliser, sans nous donner la possibilité d'en partager collectivement la mémoire.

Laëtitia Atlani-Duault



Recyclage 1

Mon amie a perdu les eaux et nous entrons à la maternité. C'est la toute première fois que nous portons un masque – les nouvelles consignes. Déjà des bruits courent sur l'impossibilité probable, pour les pères, d'assister aux accouchements. Par chance, cela n'est pas encore mis en place et je pourrai être présent. L'accouchement se passe bien, la mère et l'enfant, né dans la nuit, sont en bonne santé. Nous passons deux jours à la maternité à découvrir et prendre soin de notre bébé. Sans visites, ce qui n'était alors pas une évidence. Le masque n'est déjà plus obligatoire car des « vols » ont lieu entre les services afin d'approvisionner les plus nécessiteux, comme la réa. Malgré la bulle de douceur et de fatigue dans laquelle nous nous trouvions, nous parvenions à ressentir, chuchotantes, l'inquiétude et

Naître quand le monde bascule

la tension du personnel soignant. Lorsqu'enfin, deux jours plus tard, nous sortons de notre cocon, un brin déconnecté, le monde nous paraît bien étrange. Les rues bondées d'avant-hier sont vides, désertes. Le silence nous escorte et un frisson nous saisit. Nous venons de mettre au monde un petit être. Mais dans quel monde ? Fraîchement sortis de la maternité, nous voilà nous aussi tout neufs, un peu hallucinés, à contempler le « monde d'après ». Chère famille, nous sommes heureux de vous annoncer la naissance de Marius que vous rencontrerez bientôt, nous l'espérons. Deux mois plus tard en réalité, sans embrassades évidemment. Bref, étonnante arrivée sur Terre...



Derniers
instants avec
mon fils de
2 ans, je dois
partir par le
dernier avion

Samedi 14 mars 2020, sur un parking
quelque part en Europe. Derniers instants
avec mon fils de 2 ans. Les frontières sont
totalement bouclées depuis hier, je dois partir
maintenant par le dernier avion. De toute
façon pourquoi s'inquiéter, cette mauvaise
blague ne durera pas. Dans deux semaines,
un mois tout au plus, quand la population se
rendra compte que cette maladie n'a rien de
la peste noire, la raison reprendra le dessus et
tout rentrera dans l'ordre...

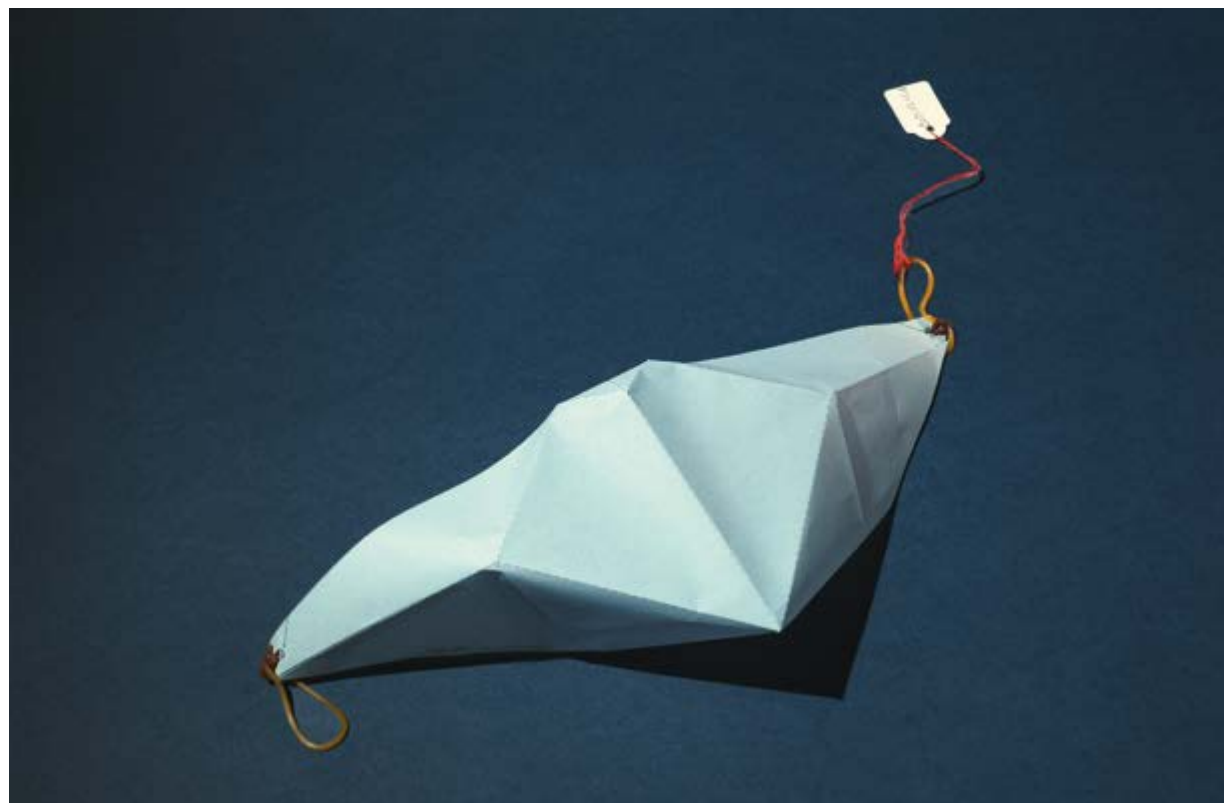


Devoirs
de confinement

Mars 2020. Institutrice dans une école de Clermont-Ferrand, je n'oublierai jamais la stupéfaction ressentie devant ma télévision lorsque, le jeudi 12 mars 2020, le président de la République a déclaré la fermeture des établissements scolaires à partir du lundi suivant, le 16 mars. Scotchée devant l'écran, je ne pouvais écouter la suite du discours, comme hébétée, ne pouvant admettre la réalité entendue. Puis, devant l'évidence, la question a émergé : qu'y a-t-il de plus urgent à faire, sachant que je ne vais revoir mes élèves de CE1 qu'une seule journée avant la fermeture fatidique ? Serions-nous prêts ? Pour sûr, non ! Alors, j'ai quitté l'écran avant la fin du discours et je me suis mise à mon bureau, pour lister le matériel dont auraient besoin mes élèves, écrire aux parents, préparer du travail pour l'école à la maison... mais pour combien de jours ? Aurai-je accès à la photocopieuse, qui sera prise d'assaut demain par tous les collègues dans le même état de stress que moi ? Comment expliquer

Une seule journée avec mes élèves avant la fermeture fatidique

cette situation aux élèves, sans dramatiser, sans les angoisser, alors que nous-mêmes, nous sommes plongés dans l'incertitude ? Que dire aux parents inquiets ? Comment garder le lien avec ceux qui n'ont pas d'accès au numérique ? Ils sont nombreux dans ma classe, mais qui sont-ils ? Combien sont-ils exactement ? Je l'ignore ! J'ignore même les adresses mails des parents, car l'usage dans mon école est de donner les informations aux parents dans un cahier de liaison... Tant de questions ! Et tant de responsabilités ! Comment ne rien oublier demain, ce dernier jour d'école, afin que les enfants repartent avec tout ce qu'il leur faudra pour les jours futurs ? J'ai travaillé tard ce soir-là et les questions m'ont assailli une partie de la nuit, avec l'impression de vivre un moment historique, où la société entière allait vivre un chamboulement inédit...



Origami

Début mars 2020, l'Éhpad où ma mère (99 ans, sous tutelle) réside nous annonce que les visites sont désormais interdites. Une décision locale, avant les décisions nationales. J'arrive néanmoins à porter le linge propre, qui est donné à travers un guichet et restera confiné trois jours. Bon. Au mois d'avril 2020, le Premier ministre annonce que les visites à nos vieux sont maintenant autorisées. Je prends immédiatement rendez-vous. On n'a de contact avec personne, on reçoit les instructions par téléphone. Il faut faire le tour du bâtiment et entrer dans le jardin, qui est fermé par un cadenas qu'une astronaute nous ouvre. On me prend la température et on m'habille comme pour entrer en salle d'opération : blouse, masque, charlotte, surchaussures. On me conduit devant une fenêtre : je suis dehors,

Un astronaute nous ouvre

ma mère dedans : je ne la vois pas à cause d'un reflet, elle ne me voit pas à cause du contrejour, ne me reconnaît pas de toute façon à cause de mon déguisement. Elle ne m'entend pas, la vitre est fermée et ma mère est dure d'oreille. Un an plus tard, j'ai enfin le droit d'aller dans sa chambre : tout son linge a disparu, elle n'a plus rien à se mettre. Elle croit qu'elle est enfermée dans une chambre d'hôpital et me demande quand elle va pouvoir rentrer chez elle « car elle s'ennuie un peu ». Entre-temps, elle aura eu le Covid, heureusement sans gravité.



Le cabinet de cire

J6 confinement, dimanche, 22 mars 2020. Un dimanche pépouze, comme dit ma petite fille de 6 ans. Mais tous les jours sont pépouzes et pourtant bien remplis en coups de fils et communications avec les amis et la famille. Je suis (trop ?) les actualités, je m'intéresse à tout sur ce virus et quand je ne comprends pas un truc, je pose la question à ma fille. Elle, tous les soirs, m'envoie ses statistiques. Le nombre de morts augmente, inexorablement. Mais il est moitié moindre, malgré tout, qu'en Italie à la même époque, depuis le début de l'épidémie. Le débat fait rage à propos de la chloroquine et la façon dont le Dr Raoult de Marseille a conduit son expérimentation, totalement en dehors des clous. Lui est très sûr de lui. D'autres hôpitaux semblent le suivre sans attendre d'être dans un protocole trop encadré.

Un dimanche pépouze

Le ministère parle, prudemment, de piste prometteuse. Quand j'en ai marre du coronavirus qui sature la tête, je regarde *The Voice* en replay. Les émissions qui passent en ce moment ont été enregistrées avant l'épidémie. Elles évoquent le temps d'avant, quand on se faisait copieusement la bise et qu'on se prenait dans les bras. Ça paraît bizarre, mais ça fait du bien.



Chronique
de la belle vie 1

Une reprise de moi-même

J'ai eu le plus grand mal à ne pas être contente de la situation. Cela peut paraître horrible mais au début de la pandémie, j'avais besoin d'une pause. D'une reprise de moi-même. D'un espace pour me ressourcer



Short cousu main
avec un rideau
de douche

Je reconnais que ce temps de confinement est, pour moi, un temps béni. Ce n'est pas le cas pour tous. Mais je le reçois comme un cadeau. Tu te le rappelles ? Ce fut le premier jour, le premier jour des derniers jours de l'hiver, des derniers jours de l'Anthropocène. C'était un mardi. Il était midi. Le temps me fut offert. Le temps me fut donné pour moi et pour mes frères. Temps pour prendre soin de soi, des autres, de la nature. Temps pour savourer le vrai, le bon, le beau et le pur. J'avais des alliés. Les moyens de communication, dont nous étions esclaves jusque-là, se mirent à nos pieds. Le téléphone cousait des amitiés ; Instagram brodait des souvenirs ; WhatsApp se tenait au chevet des malades et accrochait des concerts improvisés, Facebook nous invitait à applaudir, non pas un but, une chanteuse ou un chat ; mais des hommes et des femmes en blouse, des cernes autour des yeux, le cœur chargé d'énergie. Le temps me fut offert. Dans mon jardin, j'entendis soudain une explosion de silence.

Le temps me fut offert

Une multitude de pâquerettes se prélassaient sur ma pelouse. Elles voulaient donner leur nectar aux abeilles. Respectueusement, je leur promis une trêve. Évitant les magasins, nous utilisions ce que nous avions sous la main. Du levain pour le pain, pour la soupe, des orties, dans la salade, des pissenlits. Et pour plus tard, quelques semis. De fil en aiguille, la machine à coudre voulut être de la fête. Des chutes de tissus s'invitèrent au bal. Ainsi naquirent des masques fleuris. Des objets oubliés dans des placards, des tiroirs et des cabanes se mirent en mouvement : une guitare et une chanson, du papier et un crayon, une bêche et un râteau, des clous et un marteau. Ce jour-là, le temps me fut offert pour observer, écouter, admirer et aimer, pour la méditation ou la prière. Je voudrais tant, qu'ensemble, nous découvriions une nouvelle ère.



Les recettes

Privé de travail

Au premier confinement, mon encadrement direct a estimé ne pas avoir besoin de mes services. Les autres collègues (autres professions que la mienne) avaient le droit de travailler (roulement à la semaine créé pour eux, possibilité de télétravail pour certains...), mais moi non. J'ai clairement été privé de travail pendant sept semaines. À aucun moment ma hiérarchie n'a pris de mes nouvelles, ni même annoncé sa décision, j'ai découvert que mon poste n'était pas utile par note de service. Conséquences : plusieurs mois d'antidépresseurs et un changement de service. Bravo à eux !

Lorsque le premier confinement a été décrété, nous vivions en pleine campagne dans une maison isolée, avec nos deux enfants de 8 et 10 ans. Notre fils est très sociable et très actif et sa vie est centrée sur le jeu, l'école étant une obligation qu'il accepte parce qu'il y a les récréations et les copains. L'école à la maison a été assez facile avec notre fille, qui a vécu cette période assez sereinement car elle pouvait travailler en autonomie et passer du temps à lire, mais notre fils n'a jamais accepté ce principe d'école à la maison, encadré par les parents, et c'est devenu très vite un enfer : il bâclait le travail, pleurait pour s'y mettre, se mettait en colère, et le tout prenait des heures (de tension et de stress), alors qu'il a toujours bien suivi à l'école et n'avait aucune difficulté à faire le travail demandé par lui-même. J'étais en télétravail et moi-même extrêmement sollicitée par la gestion de la crise sanitaire, et c'était une grande frustration et une source de stress et de désespoir de ne pas pouvoir me consacrer assez à nos enfants à un moment où ils avaient tant besoin de nous, et eux ne comprenaient pas qu'en étant à la maison, je puisse ne pas être disponible. Il était inimaginable pour moi de laisser tomber mon employeur à un moment où il avait plus que jamais besoin de mon équipe et de moi, mais le prix à payer sur un plan personnel a été lourd. Très actif, notre fils profitait de l'extérieur, mais les activités possibles sont

vite devenues trop limitées pour lui dans la limite d'un kilomètre de notre domicile (pleine campagne, chemins de terre). Un soir j'ai voulu l'emmener faire du roller à la salle des fêtes du village, 4 km, j'ai profité des courses à faire pour y aller avec lui. Nous sommes sortis de la voiture, avons enfilé nos rollers sur cet immense parking désert, bien bitumé, anticipant le plaisir de rouler et de partager ce moment, mais à peine sur nos roues, une voiture de gendarmes est arrivée, ils nous ont demandé notre adresse et nous ont renvoyés chez nous... Humiliant, choquant pour notre fils, et surtout incompréhensible : qui a eu l'idée aberrante de cette limite d'un kilomètre ? En quoi faire des activités à plus d'un kilomètre, dans toutes les conditions de sécurité sanitaire, pouvait être problématique ? Cette période a été très dure, et encore nous étions chanceux, à la campagne ! Je suis encore en colère de cet enfermement après ces mois et notre fils, depuis la crise et tout ce qu'elle a imposé, est resté en profond mal-être, notre petit garçon rieur et enjoué est devenu taciturne, en colère et dans des comportements qui nous inquiètent. Je suis terriblement triste de ce qu'il a perdu et j'en veux à ceux qui ont décidé de mesures extrêmes et inadaptées, qui ont mis à mal la santé mentale de nombreuses personnes, et même de nos enfants, malgré tout l'amour dont nous avons pu les entourer...

Colère



Les tâches

Deuxième confinement. Annonce d'Emmanuel Macron, je crois un mercredi ou mardi soir. Octobre 2020. Sueur. Non, je ne recommencerais pas un nouveau confinement aux côtés de ma famille dans notre appartement de Paris. Oui j'ai eu de la chance, une terrasse et de l'air, mais non je ne réitérerai pas les cris. Une proposition d'une amie récente, une collègue aussi. Une maison en Bretagne. Oui, évidemment, quitte à partir avec un parfait inconnu. Au pire un billet retour, enfin, bref, on verra. On s'appelle, on s'organise, je fais mon sac en vitesse, quelques vêtements, une brosse à dents. La fugue des Parisiens. Le lendemain, je suis là devant son porche, nous avons prévu de partir avant le rush, la course des voitures, nous sommes officiellement des « cas contacts » pour justifier notre absence. Un mail de l'entreprise.

Non, je ne réitérerai pas les cris

Il est 8 h 30. « Vous devrez être présents sur site un jour par semaine. » Un regard. Devons-nous tout annuler ? Non. Ils n'ont pas encore compris, on monte dans la voiture. L'inconnu conduit tandis que je travaille, l'ordinateur sur mes genoux, en espérant que ma batterie tienne pour les prochaines heures. Une station essence. Un sandwich. Un nouveau mail de l'entreprise : « Restez chez vous. » L'air de la mer, la chance.



Masque en mode DIY

Habiter les États-Unis quand démarre le Covid, cela voudra dire rester deux ans sans voir nos proches. On ne le sait pas alors. Heureusement. Il y a quelques jours, alors que nous buvions un verre entre amis, j'ai évoqué le jour des retrouvailles, le 18 décembre prochain, avec ma mère. Anticipation d'une forte émotion, qui m'a fait quasiment tomber dans les pommes. On s'est forcés à être forts, on s'est convaincus qu'on avait, malgré tout, eu des conditions privilégiées ici pour vivre la disruption Covid. Puis les émotions refoulées se rappellent à nous. Rendez-vous le 18...

Deux ans loin
de ma mère

Le Covid m'a volé ma vie

J'ai été testée positive au Covid le 15 décembre 2021. Dès que j'ai eu connaissance du résultat de mon test, j'ai appelé mon médecin qui m'a demandé de ne pas me rendre au cabinet médical et m'a précisé qu'en cas d'aggravation des symptômes, je devais me rendre aux urgences. Je lui ai rappelé que j'étais seule, réponse : c'est le protocole. J'ai alors pensé aux malades de la peste, qui étaient amenés dans des lieux à l'écart de la population ! J'ai vraiment ressenti un sentiment d'abandon total. Pendant deux semaines, j'avais une forte fièvre, je ne tenais pas sur mes jambes, je me tenais aux murs pour aller aux toilettes, j'étais incapable de manger. Vers le 5 janvier, cela allait un peu mieux alors j'ai repris le travail mais le 7 février mon état de santé s'est dégradé brutalement : j'avais du mal à respirer, j'avais des problèmes de tension, d'arythmie cardiaque...

Je consulte à nouveau et le verdict tombe : Covid long. C'est le début du cauchemar. Durant une semaine, mon état s'est dégradé de jour en jour mais je n'ai pas

été hospitalisée : saturation des hôpitaux ! Mon médecin demande un examen pulmonaire et un examen cardiaque en urgence. Le premier est programmé trois semaines plus tard, le second trois mois plus tard. Au final, je suis allée aux urgences en vue de faire pratiquer les examens, sur conseil de mon médecin traitant. Et dès les examens réalisés, on m'a renvoyée chez moi en me disant que mon médecin traitant prendrait le relais. Pourtant les symptômes étaient là : essoufflement extrême, arythmie cardiaque, douleurs au niveau des os – impression que mes os se brisaient, problèmes d'estomac, tension qui passait de 10 à 17. Bref, j'avais l'impression d'avoir pris trente ans en une semaine. Les traitements prescrits ne faisaient aucun effet. Seule solution : REPOS. Durée : ? Je suis restée quatre mois en arrêt de travail complet puis à ma demande, j'ai repris à mi-temps thérapeutique, en télétravail. À ce jour, cela fait huit mois que le Covid long a débuté ; LE COVID M'A VOLÉ MA VIE.





Survie

Bravo pour
notre courage

Dehors, on n'entendait pas une mouche voler. Et certains animaux en profitaient pour prendre leurs aises en ville. Avec des amis, nous avons fait des apéros Skype. Comme cela nous voyions un peu de monde au moins par écrans interposés. Quelque part, j'ai l'impression d'avoir vécu une guerre avec la peur au ventre. Et quelque part je me dis : tu l'as gagnée cette guerre et cela te servira toute ta vie. Et j'ai envie d'ajouter : bravo pour ton courage ! Surtout que nous étions plusieurs millions à vivre la même chose. Alors bravo à tous.



Pelote d'étiquettes d'inventaire
du Mucem

Dire adieu à nos morts

Petite gouttelette, infime goutte d'eau,
Voyage au gré du vent, de l'espace et du temps,
Petite gouttelette, au travers de la peau,
Entre en chacun de nous imperturbablement.
Petite gouttelette, une étoile filante,
Son rythme de croisière est la célérité.
Petite gouttelette est une répliquante,
Prête à se diviser afin de mieux régner.
Petite gouttelette unifiée en armée
Ne fait pas de quartier chez son hôte infecté.
Petite gouttelette, en guerre immodérée,

Combat l'immunité contre vents et marées.
Petite gouttelette, à qui ai-je l'honneur ?
De quelle pluie viens-tu ?
De quelle galaxie ?
Petite gouttelette, ouvre ici-bas ton cœur,
Dissémine l'amour et non la maladie.
Petite gouttelette, énonce ta requête,
Qu'on puisse dignement dire adieu à nos morts.
Petite gouttelette, agent de notre dette,
L'humanité est prête à réparer ses torts.